

**LE THÉÂTRE ET LA
PHILOSOPHIE
AU 18^E SIÈCLE**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649244799

Le théâtre et la philosophie au 18e siecle by Léon Fontaine

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

LÉON FONTAINE

**LE THÉÂTRE ET LA
PHILOSOPHIE
AU 18^E SIÈCLE**

67850

A. 24

LE THÉÂTRE

ET

LA PHILOSOPHIE

AU XVIII^e SIÈCLE

PAR

LÉON FONTAINE,

Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon



187573.
19.2.24

PARIS

LÉOPOLD CERF, ÉDITEUR

13, RUE DE MÉDICIS, 13

Yersailles - 1878

L. C. P.
76/61

LE
THÉÂTRE ET LA PHILOSOPHIE
AU XVIII^e SIÈCLE

INTRODUCTION

La philosophie exerça sur les destinées de la France, au XVIII^e siècle, une influence peut-être unique dans l'histoire. Elle pénétra profondément les esprits, transforma les mœurs, enseigna de nouveaux principes de gouvernement, et contribua pour une part considérable à préparer le plus grand événement des temps modernes. Jamais écrits ne reçurent une sanction plus prompte, plus formidable que ceux des philosophes, dont les plus illustres venaient à peine de mourir, lorsqu'éclata la Révolution qu'ils avaient appelée de tous leurs vœux.

Le sensualisme, seul en faveur à cette époque, succédait à l'école cartésienne, qui, sans jamais obtenir des esprits une soumission aussi générale, aussi absolue, avait pourtant dominé le XVII^e siècle.

cle, et marqué de son empreinte la plupart de nos grands écrivains classiques. A peine Newton avait-il démontré les lois de l'attraction, et porté un premier coup à l'édifice cartésien, dont il ruinait une partie, que Locke était venu à son tour réfuter la doctrine des idées innées. Toutes nos connaissances, disait-il après Hobbes et tant d'autres, nous sont fournies par les sens.

Parmi les disciples français de Locke, les uns, comme Condillac, continuèrent à se renfermer dans le domaine de la métaphysique; les autres, plus nombreux, au lieu de chercher de nouvelles et ingénieuses démonstrations d'un principe qu'ils déclaraient incontestable, s'appliquèrent à en déduire les conséquences. Ils sortirent de la spéculation pacifique, de la théorie pure. Examinant autour d'eux les mœurs, les institutions, les lois, ils voulurent comparer, discuter, détruire les préjugés et les abus, enfin reconstruire la société sur un plan nouveau tracé par la philosophie.

« En France, dit Mme de Staël, on ne s'est presque jamais occupé des vérités abstraites que dans leur rapport avec la pratique. » Cette tendance aux réformes fut en effet la marque distinctive, originale de notre école sensualiste.

Locke n'avait point passé pour incrédule. Il avait, comme Descartes, prudemment élevé entre la métaphysique et la religion une barrière que son disciple Hume, et tous les philosophes français, se hâtèrent de franchir. L'incrédulité fut pour eux

la première et inévitable conséquence du principe sensualiste. Non que celui-ci, comme le crurent d'Holbach et Helvétius, conduise par une déduction nécessaire à l'athéisme ; mais il exclut la révélation, et bien que la théorie des sensations permit à la plupart des philosophes de donner une preuve de l'existence de Dieu, elle ne leur fournissait même pas toujours des arguments suffisants pour démontrer avec certitude la spiritualité et l'immortalité de l'âme. Cette religion dont ils nient l'origine miraculeuse et l'infailibilité dogmatique ne peut prétendre à l'empire du monde. Tout homme, disent-ils, est libre d'interpréter à son gré les notions premières que nous procurent les sens, pour résoudre comme il lui plaît les grands problèmes de notre destinée. Chaque fois qu'ils voient autour d'eux ou dans l'histoire une église armer le bras séculier pour la défense de ses intérêts ou de ses croyances, ils maudissent la superstition humaine ; les guerres de religion leur paraissent les plus cruelles de toutes.

Si le principe sensualiste a pour conséquence naturelle la liberté religieuse, il ne semble pas, à première vue, devoir nécessairement aboutir à la liberté politique. Un des compatriotes et des précurseurs de Locke avait même affirmé que la société civile est soumise au despotisme, comme l'âme humaine à la fatalité. Mais au lieu de conclure avec Hobbes à l'extrême servitude, les philosophes français firent sortir de la même cause

un résultat tout opposé. Ils avaient vu dans l'histoire, ils voyaient encore à l'heure présente, le trône et l'autel toujours alliés. Souvent la royauté avait mis sa force au service de la religion ; ils voulurent la punir de cette complaisance. D'ailleurs, s'ils refusaient de s'incliner devant les dogmes religieux, pouvaient-ils adhérer à cet autre dogme, le droit divin, qui consacrait l'union des deux pouvoirs ? Cette croyance une fois écartée, que restait-il pour expliquer la naissance et les progrès de l'autorité monarchique ? l'élection, la force ou le hasard. La philosophie devait donc, en attendant qu'elle posât comme base incontestable de la société et du pouvoir civil la souveraineté nationale, le *contrat social*, rappeler aux rois leur origine, et leur enseigner que, n'étant pas institués par Dieu même, ils ont envers les hommes des devoirs qu'il est criminel d'oublier.

Dès le début du siècle, les Français, même les moins philosophes, fatigués du long règne de Louis XIV, désabusés par les guerres désastreuses, avaient cessé de célébrer les bienfaits et l'excellence de la monarchie absolue. La Régence rompait brusquement avec les traditions et les hommes du dernier règne ; mais elle devait signaler le mal sans le guérir. La décadence était visible ; les esprits clairvoyants annonçaient déjà la chute inévitable ou la transformation de la royauté. Celle-ci semblait ne pas apercevoir l'abîme. Plus l'opinion publique se montrait sévère, plus on prenait plaisir

à la braver par de criants abus, sans trouver, comme autrefois, dans l'éclat et la grandeur une certaine excuse.

Une science nouvelle venait de naître. Les économistes s'efforçaient de découvrir les véritables sources de la richesse publique, d'établir, pour tout ce qui intéresse le commerce, l'industrie ou les finances, les principes rationnels de l'art de gouverner. Eux aussi faisaient la guerre au pouvoir, mais sans combattre à la manière des philosophes. Les uns parlaient à la raison, à la dignité humaine, aux passions quelquefois; ils déclaraient, au nom de la justice, de la morale, tous les hommes égaux et frères. Les autres ne s'adressaient qu'aux intérêts; ils protestaient contre l'exemption d'impôts, les privilèges de tout genre accordés aux plus riches. Tous se concertaient pour détruire, en même temps que l'influence politique du clergé et l'autorité absolue de la monarchie, l'ancienne supériorité de la noblesse.

Telle est la politique nouvelle que Voltaire, Montesquieu, Rousseau, Diderot, toute l'armée de l'Encyclopédie, se proposaient d'enseigner à leur siècle et de faire consacrer par les lois. Sans doute, il existait entre des écrivains si opposés d'esprit, de caractère, et souvent rivaux, de nombreuses différences d'opinion; souvent divisés pour les détails, ils se trouvaient néanmoins d'accord sur le fond même de la doctrine. L'antagonisme éclata plus tard entre les disciples qui voulaient appliquer

leurs idées. Pour le moment, il ne s'agissait que de critiquer et de détruire. Ils étaient unanimes.

Le mot *philosophe* prend dès lors une signification nouvelle et expressive. Jusque là, il avait plutôt désigné, ou le profond penseur qui s'efforce de pénétrer les lois de l'univers et la nature de l'âme, ou le spectateur indifférent des agitations de ce monde et des sottises du vulgaire, le sage qui cherche un bonheur tranquille dans la réflexion et dans l'étude. Peu d'hommes avaient paru mériter ce titre. Maintenant on le prodigue. Tout écrivain indépendant est plus ou moins philosophe, c'est-à-dire philanthrope, adversaire des préjugés, ennemi des puissances, réformateur de la société, mais avant tout, incrédule.

Jadis un philosophe, renfermé dans ses études abstraites et solitaires, semblait ne chercher ni le bruit ni la gloire. Le travail austère et consciencieux était son plus vif plaisir, et la vue de la vérité sa plus belle récompense. Quelle valeur auraient, aux yeux du sage, les applaudissements d'une foule ignorante? La région sublime où il porte ses pas est inaccessible aux profanes. Mais, pour une philosophie aussi ambitieuse que celle du XVIII^e siècle, il ne suffisait pas d'attirer à elle quelques initiés; elle voulait devenir pratique, elle n'existait qu'à condition de se répandre.

Les nouveaux philosophes ne pouvaient plus vivre obscurs et isolés. Au contraire, ils devaient s'imposer à l'attention publique. Ils s'introduisirent